



Étapes Itinéraire 1

- 1 Mausolée de Sajar al-Durr
- 2 Mosquée Ibn Touloun
- 3 Madrasa-khanqâh de l'émir Shaykhû
- 4 Centre italo-égyptien
- 5 Palais de l'émir Tâz
- 6 Mosquée-madrasa du sultan Hasan
- 7 Mosquée al-Rifâ'î

Points d'intérêt

-  Sanctuaire de Sayyida Nafisa
-  Sabîl-kuttâb du sultan Qâytbây

ITINÉRAIRE 1

DE SAYYIDA
NAFÎSA
À LA MOSQUÉE
AL-RIFÂ'Î

Le départ de cet itinéraire se fait depuis le sanctuaire de Sayyida Nafisa (m. 824), une des *waliyyat Allāh* qui, avec Sayyida Zaynab, protège historiquement Le Caire (fig. 15). Arrière-petite-fille de Hasan, lui-même petit-fils du prophète Muhammad, Nafisa s'installe à Fustât où elle bénéficie de son vivant d'une réputation de « sainteté » pour sa *baraka* et ses nombreux miracles. C'est là qu'elle est enterrée, ce qui provoque un « voisinage » important (*mujāwara**) et le développement d'un cimetière autour de sa tombe. Son mausolée est un des points d'entrée de la grande nécropole-ville du Caire, la Qarāfa. Le monument actuel date de 1897 (fig. 16). Il a été commandité par le Khédive Abbās II après que le monument reconstruit à l'époque ottomane par Abd al-Rahman Katkhudā a été endommagé par un incendie. Le culte de la *waliyyat Allāh* s'est particulièrement développé à l'époque fatimide, les califes menant une politique active et très populaire de promotion des descendants de la famille du prophète (*Āl al-bayt*).



Fig. 15. L'entrée du quartier de Khalifa. © A. Bahgat, Ifao.

Prenez la rue al-Ashrâf. « Al-Ashrâf » (littéralement, les chérifiens) désigne les descendants des *Âl al-bayt*. C'est là que la dynastie chiite des Fatimides a fait construire plusieurs mausolées apocryphes en leur honneur, dans le cadre d'un effort plus large de fédérer la population sunnite autour d'un héritage partagé. La rue a été récemment ravalée et le quartier réhabilité, ce qui permet une mise en jambes agréable jusqu'à la mosquée Ibn Touloun située à moins d'un kilomètre.

Fig. 16. Mausolée de Shajar al-Durr. © A. Bahgat, Ifao.



“LE CAIRE ET L'ÉGYPTE : TERRES DE AWLIYÂ' ET DE WALIYYÂT”

L'Égypte présente un grand nombre de mausolées et de sanctuaires qui abritent un personnage béni, femme ou homme, aussi bien musulmans que chrétiens. Le Caire n'y fait pas exception.

Le 62^e verset de la sourate X du Coran (sourate Yûnus, « Jonas ») stipule : « Non, vraiment, les amis de Dieu n'éprouveront plus aucune crainte, ils ne seront pas affligés. »



Dans l'expression « Amis de Dieu » en arabe « awliyâ' Allâh », la tradition islamique a très tôt vu des figures pieuses et protectrices que les orientalistes, par analogie avec le christianisme, ont désignées comme des « saints » (walî Allâh pl. awliyâ' Allâh ou aussi populairement sâlih). Leur qualité se manifeste à travers deux phénomènes : la baraka, grâce ou bénédiction divine qui agit comme une énergie émise par la personne et dont elle peut imprégner vêtements, objets, matières, minéraux ou végétaux (qui peuvent donc devenir des âthâr, « traces », concept proche de celui de relique). Le second phénomène s'incarne dans les karâmât, actions de grâce ou miracles, suspensions momentanées des strictes lois de la nature. Ces miracles sont un écho des miracles supérieurs des prophètes (mu' jizât) et de ceux de Dieu (âyât, nom donné aux versets du Coran considéré comme le principal miracle d'Allah). Un nombre très important de ces figures d'exception est évoqué dans les sources arabes ; leurs mausolées (désignés en arabe sous divers noms, maqâm, mazâr, mashhâd, turba*) constellent toujours le paysage égyptien aujourd'hui. Deux grandes pratiques socioreligieuses se sont développées autour d'eux : la visite pieuse, ou petit pèlerinage appelé ziyâra* (fig. 17), et la mujâwara, littéralement le « voisinage », pour demeurer, dans la vie ou dans la mort, au plus proche de leur baraka, et ainsi profiter du rôle d'intercesseur de ces femmes et ces hommes auprès du prophète Muhammad qui lui-même intercède auprès de Dieu pour l'exaucement des prières. Il était donc assez fréquent que les grands personnages, en plus de leur famille, fassent inhumer un tel personnage dans leur mausolée, ou que l'on cherche à vivre ou se faire enterrer autour de leur tombe, appelée darîh* (fig. 18).

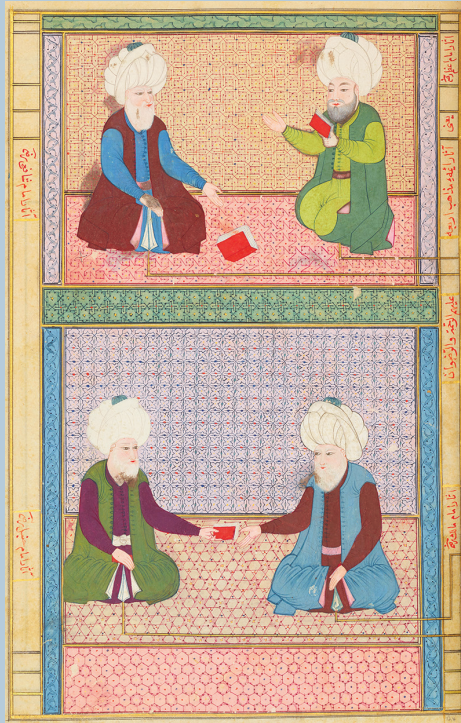


Fig. 18. Illustration représentant al-Shâfi'i issue d'un manuscrit ottoman. D'après Sayyid Luqman-i ' Ashuri, *Zubdat al-Tawarikh*, Istanbul, 1585-1590 (CBL T 414). © Chester Beatty Museum.

Fig. 17. Cénotaphe d'al-Shâfi'i, commandité par Saladin au xii^e siècle, avec au sol des messages de pèlerins ainsi que de l'argent et des morceaux de tissu donnés en offrande par les zuwwâr. © H. Collet.

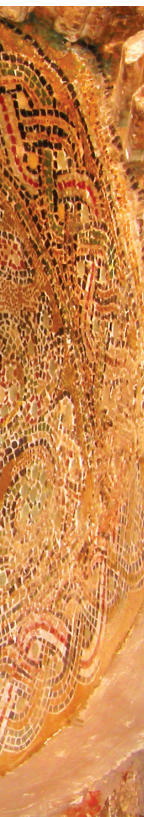
Lorsque vous arriverez à hauteur de la balise N° 1 (plan Itinéraire 1), se trouve sur votre gauche un ensemble de sanctuaires d'époque fatimide, et sur votre droite le mausolée de Shajar (ou Sajar) al-Durr (n° 169, 648/1250), derrière une clôture en fer. Shajar al-Durr (littéralement « L'arbre de perle ») est la concubine favorite – puis l'épouse – d'al-Sâlih Ayyûb, le dernier grand sultan de la dynastie ayyoubide fondée par Saladin. Il meurt le 22 novembre 1249, pendant la VII^e croisade qui voit l'armée du roi de France Louis IX prendre Damiette avant d'être vaincu à Mansoura. Les sources décrivent Shajar al-Durr comme belle, pieuse et intelligente. En accord avec le général de l'armée et l'eunuque en charge du palais, Shajar cache la mort du sultan pour ne pas déstabiliser l'armée. Les principaux héros de la bataille de Mansoura, les mamelouks du sultan al-Sâlih, 'Izz al-Dîn Aybak, Baybars et Qalâwûn (tous sultans par la suite) acceptent dans un premier temps de reconnaître comme sultan le



fil et héritier légitime d'al-Sâlih, Tûrân Shâh. Ce dernier s'aliène rapidement les mamelouks de son père, de même Shajar al-Durr, en qui il n'a guère confiance. Il est assassiné le 2 mai 1250. L'élite mamelouke élève alors Shajar al-Durr au sultanat et nomme Aybak général en chef de l'armée. Pendant 80 jours, elle est sultane de plein exercice, ce qui fait d'elle l'unique souveraine de l'histoire islamique de l'Égypte. Elle devient finalement la seconde épouse d'Aybak avec qui elle partage le pouvoir. En 1257, Aybak envisage un troisième mariage pour des raisons politiques.

Shajar al-Durr, qui considère que son pouvoir est menacé, ordonne à des servantes de l'assassiner dans son bain. Mais l'assassinat n'a pas lieu : elle est finalement battue à mort par des servantes de la première femme d'Aybak, Umm 'Alî. Son corps est jeté du haut d'une tour de la citadelle et laissé en curée pour les chiens durant plusieurs jours avant d'être inhumé. La légende raconte qu'Umm 'Alî invente le célèbre

dessert égyptien éponyme pour célébrer sa mort. Le mausolée appartenait à l'origine à une fondation pieuse qui comprenait aussi une madrasa-mosquée aujourd'hui disparue. À l'intérieur, le mihrâb* est décoré avec des mosaïques de style byzantin. Elles forment un dessin avec des branches d'arbre et des médaillons de perles. Ces motifs renvoient au nom de la sultane (fig. 19). À côté du mausolée, se trouve le siège de Megawra-BEC, qui porte l'initiative « Athar lina ». Ses membres réfléchissent à la manière de rénover le patrimoine en créant des synergies avec les habitants. Continuez jusqu'à l'intersection avec la rue Ibn Touloun. Prenez à gauche puis à droite pour longer la grande mosquée et rejoindre son entrée principale.



■ Fig. 19. L'arbre en perle du mihrab du mausolée de Shajar al-Durr. D'après C.O.M. Wolf, « The Pen Has Extolled Her Virtues': Gender and Power within the Visual Legacy of Shajar al-Durr in Cairo », dans M. Gharipour, I.C. Schick (éd.), *Calligraphy and Architecture in the Muslim World*, Edinbourg, 2013, p. 207.

Le Cette mosquée est la plus ancienne du Caire à demeurer dans son aspect d'origine. Son accès est gratuit mais il faut payer pour les « chaussons-charlottes » en plastique qui permettent d'éviter d'enlever ses chaussures et de la visiter en toute quiétude. Donnez ce qui vous semble juste.

Ahmad Ibn Touloun (835-884) était l'enfant d'un esclave turc du calife abbasside al-Ma'mûn (r. 813-833). En 868, il est envoyé en Égypte par son beau-père Bakbak pour gouverner la province en son nom. Il prend rapidement une certaine indépendance vis-à-vis du califat. La présence de son armée à Fustât cause des désagréments et des frictions avec les habitants. Il décide alors de fonder une nouvelle capitale, al-Qatâ'i dont la grande mosquée sera le centre. Il est décidé de l'édifier sur une colline du nom de Yashkur.



Fig. 20. La mosquée Ibn Touloun vue de son minaret. © A. Bahgat, Ifao.

Cette colline fait l'objet d'un certain nombre de croyances abrahamiques : elle exaucerait les prières ; Moïse (Mûsâ en islam) y aurait reçu quelques mots de son Seigneur ; l'Arche de Noé (Nûh en islam) y aurait atterri suite au Déluge. Pour construire la mosquée, des cimetières chrétiens et juifs sont rasés et la colline est aplanie. Construit entre 876 et 879, le monument est un des rares exemples de l'art et de l'architecture de la période dite « classique » (IX^e-X^e s.) du califat abbasside encore en place. Le plan est celui d'une mosquée organisée autour d'une immense cour dans un style d'inspiration mésopotamienne. Le sanctuaire n'est pas à proprement parler hypostyle, car il ne repose pas sur des colonnes mais sur de gros piliers gravés et ornementés (fig. 20).

Un mur d'enceinte protège le mur de la mosquée, ainsi entourée, avant d'y pénétrer, d'un véritable sas de tranquillité. Cet espace de tranquillité est appelé ziyâda*, « extension » (fig. 21). Il faut imaginer qu'à la période médiévale, on n'hésitait pas à construire des habitations et des boutiques directement contre les mosquées et les autres édifices



Fig. 21. La ziyâda de la mosquée Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao.

construits en dur. La mise en place du mur extérieur de la mosquée d'Ibn Touloun a donc permis de la protéger. Tout à côté, Ibn Touloun fait bâtir son palais en direction de La Mecque (qibla*) afin de faire communiquer les deux édifices. Comme les mosquées des premiers siècles de l'islam, celle d'Ibn Touloun était percée de nombreuses portes ouvertes sur la ville. Une seule l'est aujourd'hui. Avant d'entrer, remarquez les créneaux (que vous pourrez ensuite admirer depuis le toit) dont les motifs sont uniques. Certains y voient des individus stylisés joints par les bras pour symboliser l'unité de la communauté des croyants (fig. 22).



Fig. 22. Le crénelage de la mosquée d'Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao. A. Bahgat, Ifao.

Les dimensions impressionnantes de la mosquée s'expliquent par le fait qu'elle était censée pouvoir accueillir l'ensemble des habitants d'al-Qatâ'i' le jour de la prière du vendredi. Les arcades aux arcs brisés courent en bordure de la cour et sont redoublées plusieurs fois du côté de la qibla. Quelques stucs d'origine et des panneaux en bois de sycomore sont encore en place. Ces derniers courent dans l'ensemble de la mosquée, au-dessous du plafond. La frise en bois calligraphiée est longue de deux kilomètres et couvre un quinzième du Coran. Selon la légende, le bois provient de fragments de l'arche de Noé (fig. 23).



Fig. 23. Le Coran calligraphié sur les panneaux en bois originaux de la mosquée d'Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao.

La mosquée emprunte de nombreux éléments à la grande mosquée de Samarra en Irak, capitale des califes abbassides de 836 à 886, comme l'usage de briques rouges couvertes de décoration en stucs et, bien sûr, le minaret* iconique dont l'escalier en spirale hélicoïdale rappelle les ziggourats mésopotamiennes (fig. 24a-b).



Le sanctuaire est profond de cinq allées. 128 fenêtres et claires-voies* grillagées de plâtre ou de stuc éclairent l'intérieur. L'ensemble offre diverses combinaisons géométriques. La cinquième, la sixième et la seizième fenêtre en partant de la gauche du mur de la *qibla* sont d'origine.



■ Fig. 24. **a.** Le minaret de la mosquée d'Ibn Touloun (à gauche). © A. Bahgat, Ifao ; **b.** Celui de la grande mosquée de Samarra (à droite). Abu Dulaf Mosque of Samarra, © Omarfox Ali, CC BY-SA 4.0.

Le *mihrab* original (fig. 25-M1) dans le mur porte la *shahâda** en écriture koufique. À l'origine, il était d'une grande simplicité. Ses embellissements ont été réalisés lors de rénovations postérieures à la construction de la mosquée (voir plus loin). La porte sur la droite du *mihrab* permettait autrefois à Ibn Touloun de se rendre directement dans la mosquée depuis son palais. L'inscription dédicatoire d'Ibn Touloun, en koufique simple, débute avec le verset du Trône, l'un des plus célèbres du Coran. Il est souvent mentionné dans les inscriptions de fondations des souverains musulmans médiévaux :



« Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui : le Vivant ; Celui qui subsiste par lui-même ! Ni l'assoupissement, ni le sommeil n'ont de prise sur lui ! Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient ! Qui intercédéra auprès de lui, sans sa permission ? Il sait ce qui se trouve devant les hommes et derrière eux, alors que ceux-ci n'embrassent, de sa Science, que ce qu'Il veut. Son Trône s'étend sur les cieux et sur la terre : leur maintien dans l'existence ne lui est pas une charge. Il est le Très-Haut, l'Inaccessible. »

Sourate al-Baqara, « la Vache », Le Coran II : 255 (fig. 26).



Fig. 25. Les mihrâbs de la mosquée Ibn Touloun. M1. Le mihrâb original ; M2. et M3. Les mihrâbs ajoutés du ix^e siècle (voir fig. 19a) ; M4. Le mihrâb du vizir fatimide al-Afdal Shâhânsâh (voir fig. 19b) ; M5. Le mihrâb du sultan mamelouk Lâjîn (voir fig. 19c). © A. Bahgat, Ifao.



Fig. 26. L'inscription dédicatoire d'Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao.

Ibn Touloun laisse derrière lui un pays prospère et un Trésor royal bien garni que son fils s'empresse de dilapider. En 905, les Abbassides reprennent le contrôle de l'Égypte. Ils pillent et rasant

Encadré 4. Au temps d'Ibn Touloun, la construction de la mosquée

Les encyclopédies médiévales dédiées à la ville du Caire, la *Rawda* d'Ibn 'Abd al-Zâhir (1223-1293) et les *Khitat* d'al-Maqrîzî (m. 1442), ont consigné maintes anecdotes, parfois empreintes d'humour, sur l'époque de la construction :

Rabî' b. Sulaymân al-Murâdî (790-884), compagnon de l'imâm al-Shâfi'î et muezzin* de la grande mosquée de Fustât, avait offert une inscription sur une porte qui mentionnait un célèbre hadîth* que l'on trouve sur d'autres mosquées : « Qui construit pour Dieu une mosquée, même aussi petit que le trou dans la terre où se blottit la qatât [caille du désert célèbre dans la parémiologie et la poésie arabes], Dieu lui construira une maison au paradis ».

Une anecdote savoureuse rapporte que la mosquée, qui avait coûté la forte somme de 120 000 dinars d'or et qui suscite de nos jours l'admiration, avait d'abord été critiquée par des habitants déçus de Fustât et d'al-Qatât'. Ibn 'Abd al-Zâhir relate :

« J'ai entendu dire plus d'une fois que lorsque Ahmad Ibn Touloun eut terminé la construction de la mosquée, des individus confièrent avoir entendu que les gens disaient qu'elle avait des défauts. Un homme avait dit : "Le mihrâb est petit !" Un autre : "Il n'y a pas de colonnes !" Un autre encore : "Elle n'a même pas de bassin à ablution !" Il rassembla alors les habitants et dit : "Concernant le mihrâb, j'ai vu l'Envoyé de Dieu [en rêve], que la paix et le salut de Dieu soient sur lui, me le tracer. Ensuite je me suis réveillé et j'ai vu des fourmis faire la circumambulation sur le lieu qu'il avait tracé pour moi. Quant aux colonnes, j'ai bâti cette mosquée avec de l'argent licite, celle du Trésor, je ne pouvais pas le mélanger à une autre source de financement. Les colonnes, qu'elles viennent d'une mosquée ou d'une église, je les ai écartées de ma mosquée pour la préserver de leur impureté. Quant au bassin à ablutions, je l'ai inspecté et j'y ai trouvé des impuretés, alors je l'ai écarté. Voilà, j'en ferai construire un à sa suite." Puis il ordonna sa construction. »

Al-Maqrîzî livre de son côté un épisode qui dénote l'importance politique de la prière collective du vendredi et du prêche qui la précédait. Le sermonneur (khatîb*) avait notamment le devoir de dédier son prêche au souverain qui

al-Qatâ'i'. Seule la grande mosquée toulounide est épargnée. Elle porte d'ailleurs les traces des nombreuses rénovations qu'elle a connues à travers les siècles [encadré 4].

contrôlait le territoire où se trouvait la mosquée. En général, les souverains sunnites s'étant émancipés du califat reconnaissaient symboliquement la préséance du calife de Bagdad. Ils permettaient donc que son nom figurât dans la dédicace du prêche. Cela ne dispensait pas pour autant le khatib de mentionner son maître immédiat !

« Ahmad Ibn Touloun se rendit à la mosquée un vendredi. Lorsque le khatib Abû Ya'qûb al-Talkhî monta à l'estrade (minbar*), il fit son sermon du vendredi et pria pour le calife al-Mu'tamid (r. 870-982) et pour son fils. Il avait oublié qu'il devait prier pour Ahmad Ibn Touloun ! Il commença à descendre du minbar. Nasîm, l'eunuque, a rapporté : "Ahmad me fit signe d'aller lui donner cinq cents coups de fouet". Le khatib se rendit compte de sa négligence alors qu'il était encore sur les marches du minbar. Il retourna en haut du pupitre et dit : "Gloire à Dieu, que Dieu prie sur Muhammad, 'Nous avions établi autrefois un pacte avec Adam, mais il l'oublia, nous n'avons trouvé en lui aucune résolution' [sourate Tâha, Le Coran XX : 115]. Ô mon Dieu, fais du bien à l'émir Abû al-Abbâs Ahmad Ibn Touloun, défenseur fidèle du commandeur des croyants". Il ajouta des remerciements et des prières pour Ahmad qui durèrent aussi longtemps qu'avait duré le sermon, puis il descendit. Nasîm a rapporté : "Mon maître me fit un signe du regard pour que je lui donne quelques dinars." »

Finissons avec une anecdote qui donne l'origine d'une pratique qui avait toujours cours à l'époque d'al-Maqrîzî et qui s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui :

« Ahmad Ibn Touloun était à la mosquée et vit des artisans en train de faire des travaux au moment du 'ishâ' alors que c'était ramadan. Il dit : "Quand ces artisans achèteront-ils l'iftâr pour leurs familles et leurs enfants ? Laissez-les partir au moment du 'asr !" Cela devint une coutume qui a toujours cours en Égypte. »

Pendant le ramadan, le jeûne est rompu à la prière du coucher du soleil (maghrib). La prière de l'après-midi ('asr) a lieu, selon les latitudes de l'hémisphère nord, entre 15h30 et 16h30.



L'une des particularités de la mosquée est d'être munie de mihrâbs supplémentaires sur certains de ses piliers. Ils ont été offerts par des bienfaiteurs.

Ceux qui se trouvent de chaque côté de la dikka* (le dais accueillant ordinairement les réciteurs du Coran et, le vendredi, le répéteur du sermon) datent vraisemblablement du ix^e siècle (fig. 27a).

Celui de droite montre le motif d'une étoile gravée au bout d'une chaîne. Il s'agit d'un hapax artistique.



Fig. 27.
 Les mihrâbs ajoutés,
 a. M2 et M3 (IX^e s.) ;
 b. M4 (XI^e s.) et
 c. M5 (XI^e s.).
 © A. Bahgat, Ifao.



La mosquée Ibn Touloun souffre d'un incendie pendant la shidda mustansiriyya (1065-1072). Badr al-Jamâlî, puissant vizir et véritable maître du califat fatimide de 1073 à 1094, ordonne de la restaurer. Il fait apposer à cette occasion une inscription en koufique fleuri au-dessus de l'entrée actuelle, dont le texte est le suivant :

« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. “Seul fréquentera les mosquées de Dieu : celui qui croit en Dieu et au Jour dernier ; celui qui s'acquitte de la prière ; celui qui fait l'aumône ; celui qui ne redoute que Dieu. – Peut-être ceux-là seront-ils au nombre de ceux qui sont bien dirigés” [sourate al-Tawba, Le Coran IX :18]. Le commandeur des croyants, que les prières de Dieu soient sur lui, “un secours venant de Dieu et une prompte victoire” [verset 13 de la sourate LXI, al-Saff] pour l'adorateur de Dieu et son ami proche Ma'add Abî Tamîm [al-Mu'izz, 4^e calife fatimide de 953 à 975], l'imâm al-Mustansir bi-Llâh, commandeur des croyants, que les prières de Dieu soient sur lui, sur ses purs ancêtres et sur ses descendants, les plus nobles. A ordonné la réfection de cette porte, concernant ce sur quoi s'est propagé le feu des mains des hérétiques, le seigneur, l'auguste, l'émir des armées, le glaive de l'islam, l'auxiliaire de l'imâm, Abû Najm Badr le « mustansirien », que Dieu fasse durer son pouvoir, la supériorité de sa parole, le désir de récompense de Dieu. Il Lui demande satisfaction. Cela en safar 470/septembre 1077. Gloire à Dieu, prière et salut de Dieu sur notre maître Muhammad l'annonceur de la bonne nouvelle et sur sa pure famille. » (fig. 28).

À l'intérieur, un autre *mihrâb* porte, celui-là, le nom du vizir fatimide al-Afdal Shâhâنشâh, fils de Badr (fig. 25-M4 et fig. 27c). L'écriture en koufique fleuri d'époque fatimide se reconnaît aisément. Ce *mihrâb* porte le nom du commanditaire ainsi que l'année 487/1094, qui est celle de l'avènement d'al-Afdal. Une reproduction du *mihrâb* se trouve au musée d'Art islamique du Caire. Il est connu pour figurer la shahâda chiite : « *Lâ Ilâh illâ Allâh, wa-Muhammad rasûl Allâh, wa-Âlî walî Allâh* ». Un *mihrab* de facture différente, situé celui-là sur le pilier gauche et aujourd'hui en très mauvais état, a été offert par le sultan mamelouk Lâjîn (r. 1296-99), sans doute l'un des restaurateurs les plus importants de la mosquée (fig. 25-M5 et fig. 27b).



Fig. 28. Inscription dédicatoire du vizir fatimide Badr al-Jamâlî. © A. Bahgat, Ifao.

L'émir Lâjîn fait partie des principaux conjurés responsables de l'assassinat du sultan al-Ashraf Khalîl en 1293. Les combats qui suivent le régicide le forcent à se réfugier dans la mosquée d'Ibn Touloun. Celle-ci se trouve alors au milieu d'un champ de ruines et sert de caravansérail aux pèlerins venus du Maghreb. Lâjîn jure que s'il en réchappe, il rendra à la mosquée son lustre d'antan. En 1295, après être devenu sultan, son patron Kitbughâ le nomme vice-sultan. Il n'en demeure pas moins ambitieux. En septembre 1296, il profite d'une famine qui rend le sultan très impopulaire pour le renverser. Une fois sultan, Lâjîn respecte sa promesse. Très vite, il entreprend la restauration de la mosquée. Il se montre également fidèle à l'esprit du

fondateur en s'assurant régulièrement auprès de l'émir Sanjar, à qui les travaux de rénovation sont confiés, que personne n'est contraint au travail forcé, que l'on n'impose pas de cadence infernale aux artisans, que l'on n'achète aucun matériau qui ne soit de la qualité la plus parfaite et que les travaux soient bien réalisés avec l'argent provisionné à cette fin.

Les éléments architecturaux ou de décoration datés de la restauration de 1296 sont, du côté du sanctuaire : le marbre polychrome et l'inscription dans le *mihrab* d'origine ; le dôme qui le surplombe ; le *minbar**, un magnifique exemple de sculpture et gravure sur bois de la période mamelouke *bahrî* datant du XIII^e siècle [encadré 5].

Encadré 5. Humour médiéval : « Confusion sur le minbar »

Un jour, le cheikh monta en haut du minbar pour le prêche du vendredi et dit : « Ô communauté des croyants, savez-vous ce que je m'appête à vous dire ? » L'auditoire répondit naturellement que non. Il dit alors : « Si vous ne le savez pas, eh bien il n'y a aucun intérêt à en parler. » Puis il descendit de la chaire et rentra chez lui. Le vendredi suivant, il revint, s'installa en haut du minbar et demanda : « Ô communauté des croyants, savez-vous ce que je m'appête à vous dire ? » Cette fois, l'auditoire répondit par l'affirmative. Il dit alors : « Puisque vous savez ce que je vais dire, il n'y a aucun intérêt à en parler. » Et il repartit comme il était venu. Les gens de l'auditoire, désemparés, ne surent que faire. Ils se mirent d'accord entre eux sur le fait que la prochaine fois, la moitié répondrait « oui » et l'autre moitié « non ». Lorsque vint le troisième vendredi, le cheikh, comme à son habitude, posa une nouvelle fois la même question. Comme prévu, les voix de l'auditoire furent divisées entre les « oui » et les « non ». Il dit alors : « Excellent ! Ceux qui savent, dites-le à ceux qui ne savent pas ! »

Le dôme de la cour qui surplombe la fontaine à ablution (*mida'a**) date aussi de 1296. Observez les encorbellements (*muqarnas**), qui témoignent des premières formes de ces motifs simples et carrés sous les Mamelouks (fig. 29). Ils peuvent être comparés à ceux, plus tardifs, de la mosquée-madrassa du sultan Hasan. L'inscription coranique qui court sous le dôme remplit ici une fonction tout à fait pratique :

« Ô vous qui croyez ! Lorsque vous vous disposez à la prière : lavez vos visages et vos mains jusqu'aux coudes ; passez les mains sur vos têtes et sur vos pieds, jusqu'aux chevilles. Si vous êtes en état d'impureté légale, purifiez-vous. Si vous êtes malades, ou en voyage ; si l'un de vous vient du lieu caché ; si vous avez eu commerce avec des femmes et que vous ne trouviez pas d'eau, recourez à du bon sable que vous passerez sur vos visages et sur vos mains. Dieu ne veut pas vous imposer de charges supplémentaires, mais il veut vous purifier et parachever sa grâce en vous – Peut-être serez-vous reconnaissants ! »

Sourate al-Mâ'ida, « la Table servie », Le Coran V : 6

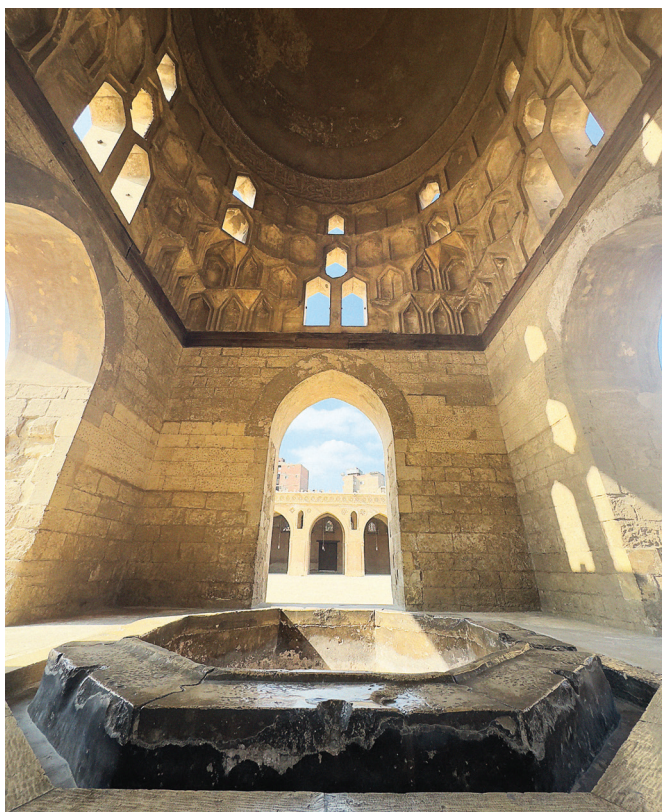


Fig. 29. Le miḍa'a de la mosquée d'Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao.



Fig.30. Le minaret de la mosquée d'Ibn Touloun. © A. Bahgat, Ifao.

La base carrée du minaret, où avaient été aménagés des espaces pour accueillir les chevaux, avait déjà fait l'objet de restaurations avant les travaux ordonnés par Lajîn. Le pinacle en encensoir (mabkhara*, voir mosquée al-Hâkim) est un de ses ajouts. Cela explique la forme composite unique qui le caractérise (fig. 30).

À l'époque ottomane, le monument perd une nouvelle fois son statut de mosquée. Il devient une factorerie de laine, puis un hospice pour les infirmes et les handicapés.

En 1890, le Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe sélectionne la mosquée Ibn Touloun parmi les monuments à restaurer en priorité. Après le XIX^e siècle, elle connaît d'autres rénovations dont celle du Historic Cairo Restoration Project, de 2000 à 2005, documentée par une petite exposition sur panneaux à droite de l'entrée.

En ressortant, empruntez l'espace circulaire sur la gauche et montez l'escalier du minaret pour profiter de la vue. Si vous avez le vertige, un tour sur le toit offre également de belles photos.

En quittant de la mosquée, prenez à gauche puis à droite sur la Salîba, rue historique du Caire médiéval, jusqu'au complexe de l'émir Shaykhû.

LA MADRASA-KHANQÂH DE L'ÉMIR SHAYKHÛ (N° 147, 750/1349 ET N° 152, 756/1355)

En venant de la mosquée Ibn Touloun, vous verrez deux monuments pratiquement identiques se faire face de part et d'autre de la rue Saliba : sur le trottoir de gauche, il s'agit de la mosquée-madrasa de l'émir Shaykhû (n° 147, 750/1349), et sur celui de droite, de sa khanqâh (fig. 31).

L'émir Shaykhû était un mamelouk nâsirî, c'est-à-dire qu'il avait été acheté par le sultan al-Malik al-Nâsir Muhammad (3e r. 1310-1341). Sa carrière le mène au sommet du pouvoir politique.

Il devient proche de l'un des fils d'al-Nâsir Muhammad, Hasan, qu'il aide à remonter sur le trône en 1354. Il est le premier à recevoir le titre d'amîr kabîr et à l'attacher à la qualité d'atâbak, général en chef de l'armée. Shaykhû fonde sa madrasa en 1349, dans un ancien quartier d'al-Qatâ'i'.

Il profite de son statut pour l'enrichir d'une khanqâh qui doit également accueillir son mausolée. Le couvent pouvait accueillir jusqu'à 700 étudiants et enseignants soufis*. De nombreux savants célèbres en sortent diplômés, parmi lesquels le cheikh Bahâ' al-Dîn al-Subkî (voir mosquée du sultan Hasan), qui est le premier homme de foi et de savoir à y occuper la chaire d'enseignement chafite. La bonne gestion de l'institution entraîne l'accumulation d'un trésor dans les caisses de la fondation. Celui-ci est confisqué par le sultan al-Nâsir Faraj lors de la crise dramatique de 1403-04, entraînant par la suite d'importants retards de paiement et le déclin de l'institution.

Le portique d'entrée de la khanqâh vaut le coup d'œil. Le linteau* de la porte est un fronton pharaonique rapporté de Memphis. Il date du règne du pharaon Ahmôsis II (m. 526 av J.-C.) [voir aussi focus 4].

Fig. 31. Le portique d'entrée de la khanqâh de Shaykhû. © A. Bahgat, Ifao.



La khanqâh est fermée au public depuis le tremblement de terre de 1992. En revanche, la mosquée-madrasa se visite gratuitement. Si le cadenas n'est pas sur la porte, n'hésitez à la pousser et à entrer hors des temps de prière. Deux morceaux de verre noir poli se trouvent de part et d'autre de l'entrée (fig. 33a-b). Leur signification n'est pas certaine. Il s'agit probablement d'une allusion à la pierre noire de la Ka'ba* et, peut-être d'une manière, plus islamique que l'emploi des hiéroglyphes, de maintenir les mauvais esprits à la porte de la mosquée. Les vitraux multicolores des fenêtres sont sublimes et particulièrement bien conservés.

En ressortant, prenez la rue sur la droite qui fait l'angle avec le sabil ottoman d'Umm 'Abbâs.



Fig. 33. a. et b. Les pierres noires à l'entrée de la madrasa de Shaykhû.
© A. Bahgat, Ifao.

PALAIS DE L'ÉMIR TÂZ (N° 267, 753/1352)

Le ticket d'entrée s'achète au centre italo-égyptien, au numéro 31 de la rue (balise n°4, plan itinéraire 1).

Il donne également droit à la visite de ce centre (fig. 34).

Il abrite une takiyya* mevleviyya, un couvent de derviches d'époque ottomane aujourd'hui transformé en musée, le mausolée-madrasa de l'émir Sunqur Sa'dî (n° 263, 715-21/1315-21) et le darîh du cheikh Hasan Sadaqa.



Fig.34. Entrée du centre italo-égyptien.
© A. Bahgat, Ifao.

Revenez ensuite sur vos pas pour rejoindre le palais de l'émir Tâz que vous aviez laissé derrière vous. Tâz fait partie de ces grands émirs qui ont eu un moment les rênes du pouvoir sans avoir accédé au statut de sultan. Fait émir par le sultan Sha'bân (r. août 1345-janv. 1346), il s'élève progressivement dans l'armée sous les règnes de Hâjî (r. janv. 1346-déc. 1347) et du sultan Hasan (1er règne 1347-1351). En 1351, il se charge de déposer le sultan Hasan pour imposer sur le trône un énième fils d'al-Nâsir Muhammad, Sâlih, souverain fantoche de 1351 à 1354. Tâz est alors au faite de sa puissance : il détient l'office d'émir du conseil (majlis) et il contrôle la salle d'audience du sultan. En 1352, afin de célébrer son union avec une fille du sultan, il fait construire un palais doté d'une immense écurie. Pour cela, il fait raser les habitations de la zone contre l'accord de certains propriétaires. Le 28 juillet 1353, il organise un banquet resté dans les mémoires pour sa démesure.

DES HIÉROGLYPHES À L'ENTRÉE DES MONUMENTS ISLAMIQUES (FIG. 32A-B)

Des blocs d'époque pharaonique portant des hiéroglyphes sont utilisés dans de nombreux monuments religieux. Cette pratique, appelée « remploi », dépasse les considérations purement architecturales et esthétiques.



Fig. 32. a. Des remplois pharaoniques. Le fronton de la khanqâh de Shaykhû © A. Bahgat, Ifao.

La perte de la capacité à lire les hiéroglyphes s'observe de façon graduelle entre le iie et le ve siècle de notre ère. Avant la conquête islamique, l'Égypte chrétienne est travaillée par des légendes tardo-antiques de nature hermétique, ésotérique et alchimique qui s'attachent aux hiéroglyphes et dont s'emparent ensuite les auteurs arabes du Moyen Âge. La légende suivant laquelle les hiéroglyphes préservent le savoir des Anciens transmis par Hermès Trismégiste (sage mythique de l'Antiquité helléno-égyptienne) avant le Déluge, est attestée en arabe dès la première moitié du ixe siècle. À la lecture pragmatique des hiéroglyphes pour en tirer des instructions alchimiques s'est ajoutée, au contact du soufisme, une pratique spirituelle de recherche du savoir ésotérique. Dhû-l-Nûn al-Misrî (m. 861), grand mystique musulman et magicien enterré au Caire, est considéré comme en étant l'initiateur.

Les monuments pharaoniques sont appelés *barâbî* en arabe. Ils sont signalés dès le *xe* siècle comme ayant été investis par des ateliers de grattage, de pulvérisation, de dissolution, de solidification et de distillation. À l'époque mamelouke, tout un chacun, au Caire, est censé connaître la vocation alchimique et talismanique des hiéroglyphes. Or, cette dimension talismanique (dite aussi « apotropaïque » car elle renvoie à la protection qu'elle assure en conjurant le mauvais sort) est considérée comme plus puissante lorsque les hiéroglyphes sont gravés sur une pierre appartenant au patrimoine des Anciens. La pratique du remploi, particulièrement dans les entrées des monuments religieux, traduirait donc une volonté d'en protéger l'intérieur des



■ Fig. 32. **b.** Des remplois pharaoniques. le seuil de la mosquée d'Âq Sunqur, dite « mosquée bleue ». © A. Bahgat, Ifao.

intrusions non désirées, visibles (animaux nuisibles) et invisibles (djinnns et démons). La forme du hiéroglyphe avait son importance, le même chassant le même. Par exemple, les serpents et les oiseaux sur les seuils de porte ou des baies visaient à faire éloigner leurs congénères.

Il faut ainsi délaissier les vieilles interprétations présentant les musulmans comme prenant un malin plaisir à piétiner les anciens dieux avant de pénétrer dans leurs monuments religieux. La pratique du remploi s'inscrit dans l'histoire complexe de la confrontation des croyances du Moyen Âge avec les anciens ordres religieux et savants du monde antique.

Tous les émirs y assistent, de même que, fait exceptionnel, le sultan Sâlih lui-même : c'est la première fois qu'un sultan mamelouk se rend ainsi chez un émir. Quand vient le moment de s'en aller, Tâz offre au sultan quatre chevaux munis de housses et de selles en or. Chaque émir honore aussi le sultan, selon son rang. Au final, celui-ci reçoit des milliers de chevaux.

Tâz est éloigné de la capitale lorsque le sultan Hasan retrouve le pouvoir, le 28 octobre 1354. Après son départ, son palais est convoité par les grands émirs qui le réclament lors de leurs promotions.

Par la suite, le palais est remodelé à plusieurs reprises, jusqu'à devenir la première école pour les filles du pays à l'époque du Khédivé Ismâ'îl (r. 1863 à 1879). Profondément endommagé par le séisme de 1992, il est entièrement restauré par le HCRP entre 2002 et 2005. Aujourd'hui, il sert de lieu d'exposition ou de réception d'événements culturels. La grande salle de réception (maq'ad*) qui donne sur la seconde cour, à droite de l'entrée, vaut tout particulièrement le coup d'œil (fig. 35).

Promenez-vous dans les parties accessibles du palais pour prendre la mesure de la richesse et du pouvoir des grands émirs mamelouks qui ont, un temps, fait de l'ombre aux sultans de la citadelle [voir aussi encadré 6].



Fig.35. Le ma'qad du palais de l'émir Tâz. © A. Bahgat, Ifao.



Fig.36. La *sâqiyya* du palais de l'émir Tâz.

Encadré 6. La *sâqiyya**, la roue hydraulique

Le palais de l'émir Tâz comprend un système de canalisations qui avait pour vocation d'alimenter deux hammâms* (bains et toilettes) pour les femmes et les hommes, ainsi que des fontaines (*salsabîl**) domestiques. Des citernes situées au rez-de-chaussée étaient prévues à cet effet. Il fallait les remplir régulièrement avec des outres, comme pour les autres monuments, ce qui entraînait un ballet quotidien, dans la ville, des individus chargés de la logistique particulière du ravitaillement en eau. Comme pour les aqueducs, il fallait pouvoir faire remonter l'eau, ici dans les étages des palais. C'est la *sâqiyya*, une roue à aube, qui était utilisée. De telles roues étaient répandues dans l'ensemble du monde islamique médiéval. Dans le palais de l'émir Tâz, une immense *sâqiyya* permettait d'acheminer l'eau de la citerne inférieure au premier étage (fig. 36). Elle peut toujours être admirée : une porte arrière depuis la terrasse d'été (*maq'ad**) y mène. Ne la manquez pas.

En sortant, retournez vers la Saliba. Une fois que vous l'avez rejointe, prenez à gauche en direction de la mosquée du sultan Hasan.

Sur la route, prenez un moment pour admirer le splendide *sabîl-kuttâb* du sultan Qâytbây (n° 324, 884/1479), l'un des plus beaux du Caire islamique (fig. 37).

Fig.37. Façade du *sabîl-kuttâb* du sultan Qâytbây donnant sur la Saliba. © A. Bahgat, Ifao.



MOSQUÉE-MADRASA DU SULTAN HASAN (N° 133, 757-764/1356-1363)

Ce chef-d'œuvre de l'architecture mamelouke (fig. 38), monument de tous les records et de la démesure (81,6 m au point de plus haut du minaret, 155 m de longueur, 7900 m² au total), ne saurait être compris sans être replacé dans son contexte.

Le sultanat mamelouk connaît son apogée sous le long troisième règne d'al-Malik al-Nâsir Muhammad Ibn Qalâwûn. Le sultan laisse plusieurs jeunes fils à sa mort, en 1341. S'ouvre alors une période de grande instabilité durant laquelle ces jeunes sultans héritiers se retrouvent aux mains de puissants émirs. Cette phase dure jusqu'en 1382, date de la restauration de l'autorité sultanienne par Barqûq.



Hasan, le 7^e fils d'al-Nâsir Muhammad à régner, a 13 ans lorsqu'il est placé pour la première fois sur le trône, le 26 décembre 1347. Mais la terrible épidémie de peste de 1347-48 déstabilise les équilibres politiques déjà fragiles. Les émirs mènent alors des initiatives sans l'aval du sultan. Avant l'été 1350, Hasan fait arrêter les émirs Manjak et Baybughâ Rûs pour les punir d'avoir entrepris des expéditions militaires sans décret sultanien. Le 30 août 1350, une coalition d'émirs menée par Tâz marche sur la citadelle. Tâz jette lui-même Hasan en prison et installe l'un de ses frères, Sâlih, sur le trône. En 1354, suite à un nouveau rapport de force, l'émir Shaykhû réinstalle Hasan sur le trône. Tâz est arrêté puis nommé gouverneur de la province d'Alep afin d'être éloigné du centre du pouvoir.

En 1356, Hasan se résout à fonder son complexe, non pas à Bayn al-qasrayn, point nodal de la symbolique du pouvoir mamelouk où son père et son grand-père avaient érigé leurs fondations royales (voir Itinéraire 3), mais au pied de la citadelle, dans le quartier privilégié des grands émirs. Désireux de rappeler la supériorité du sultan sur tout autre pouvoir, il fait bâtir un immense édifice qui surplombe les monuments voisins des émirs. Pour ce faire, deux palais d'émir sont rasés. En outre, le plan est conçu de sorte que la qibla soit alignée sur la citadelle, ce qui oblige le croyant à se prosterner en direction de la maison de Dieu sur terre mais aussi vers le trône de l'empire.

Il faut trois ans pour construire le bâtiment destiné à abriter la mosquée-madrasa. Aucun jour n'est chômé. Les dépenses sont énormes, elles dépassent le million de dinars. Elles sont possibles car le trésor sultanien a absorbé de très nombreux héritages en déshérence suite à la catastrophe démographique causée par la peste noire. L'usage de cette manne financière est particulièrement impopulaire dans un tel contexte. Mais Hasan s'entête. Il affirme que la réputation du « roi » d'Égypte est en jeu dans la complétion du plus grand monument du monde islamique. Le plan initial prévoit la construction de quatre minarets, dont deux de part et d'autre de l'entrée monumentale. Lorsque le troisième minaret est achevé (le premier de l'entrée du monument), il s'effondre, le 21 février 1361, écrasant une foule nombreuse parmi laquelle

300 orphelins qui étaient venus collecter leurs aides au bureau du sabîl-kuttâb. Le sultan annule alors la construction des deux minarets de l'entrée [encadré 7].

Encadré 7. Pour conjurer le mauvais œil, la méthode Coué du savant

Dans son encyclopédie sur Le Caire, les *Khitat*, l'historien al-Maqrîzî revient sur l'effondrement du minaret. Sa conclusion, sardonique, associe le destin de la tour à celui du sultan :

« Lorsque le minaret en question s'effondra, les masses populaires d'Égypte et du Caire eurent sur toutes les langues le fait que cela annonçait la fin de son règne. Alors, le cheikh Bahâ' al-Dîn al-Subkî [grand savant chafite mort en 1371 ou 1372] déclama [au sultan] à propos de la chute du minaret :

J'ai une bonne nouvelle ! Réjouis-toi ô sultan d'Égypte !
Son porteur est venu avec une parole qui voyage comme le proverbe.

Le minaret ne s'est pas effondré pour sa défectuosité mais en raison d'un secret caché qui m'a été rendu évident.

Sous cette tour, Le Coran a été lu et elle l'a écouté l'allégresse causée par cette circonstance l'a conduite à se pencher.

Si Dieu fait descendre Le Coran sur une montagne sa tête se fend sous l'effet de la crainte de Dieu [référence au verset 21 de la sourate al-Hashr].

Ces pierres ne se sont pas effondrées en raison d'une faiblesse ou d'un vice, mais se sont éboulées par crainte de Dieu.

Leur Sultan s'est absenté, alors elles se sont languies et se sont jetées d'elles-mêmes, le cœur animé d'une passion incandescente.

Gloire à Dieu ! La jouissance à voir ses désirs satisfaits cesse selon ce qu'il a décrété, le Clément, de toute éternité.

Le malheur n'arrivera plus après aujourd'hui pour la madrasa que tu as élevée, dont les fondations sont la science et l'œuvre pieuse.

Tu as persévéré jusqu'à ce que tu voies le monde rempli de science. Il n'est pas en Égypte quelqu'un qui y soit autant affairé que toi !

Toutefois, la chute du minaret concorda avec la mort du sultan qui se produisit trente-trois jours plus tard. »

En 1358, Hasan élève son mamelouk Yalbughâ au rang d'émir du conseil. Trois ans plus tard, une nouvelle épidémie impose à la cour du sultan de s'installer au hameau de Kûm Barra, dans la province de Giza. Sa relation avec Yalbughâ se dégrade jusqu'à la nuit du 25 mars pendant laquelle le sultan tente de l'attaquer. L'émir ayant pressenti l'attaque, il réussit avec ses hommes à mettre Hasan en déroute. Ce dernier va se réfugier au Caire, avec le projet de fuir à Damas pour réorganiser ses soutiens. Il y est tué avant même de quitter la ville, dénoncé par son chambellan chez qui il était allé se réfugier. Son corps n'est jamais retrouvé. La chambre funéraire de sa mosquée-madrassa ne l'a donc jamais accueilli.

À la mort du sultan, le monument n'est toujours pas achevé. L'eunuque Bashîr al-Jamadâr est chargé d'en achever les marbres. Cependant, il est décidé en 1363 d'arrêter définitivement les travaux. De nombreux éléments décoratifs restent ainsi inachevés. Vous pourrez vous amuser à tenter de les débusquer, à commencer par ceux de la façade : les panneaux qui encadrent l'entrée auraient dû être gravés. Or, ils sont restés parfaitement lisses. Seuls les carrés situés à mi-hauteur ont été terminés.